

Michèle PETIT
LADYSS/CNRS-Paris I

DES CAMPAGNES AUX QUARTIERS « SENSIBLES » : LA POÉTIQUE DES LECTEURS

Quand Nora, enfant, a visité pour la première fois la bibliothèque de son quartier, elle a pensé, ravie : « *Je vais pouvoir découper plein d'images dans les bouquins* ». Et puis elle a appris les dures règles qu'appelle le partage d'un espace public : « *Ma sœur m'a appris qu'on n'avait pas le droit, que c'étaient des bibliothèques qui appartenaient à la municipalité, qui n'étaient pas à nous, qu'il ne fallait pas détériorer le matériel... J'ai été un petit peu déçue par rapport à ça.* »

Même si la plupart des usagers apprennent, comme Nora, à réfréner leur envie d'arracher ou de découper des pages, il y a dans le rapport aux livres et aux bibliothèques une dimension d'appropriation, voire de rapt ou de détournement, que l'on sous-estime, sans doute parce qu'elle a toujours inquiété, aucune autorité ne pouvant jamais contrôler les usages qui sont faits des textes mis en circulation.

Or l'attention portée aux « braconnages »¹, souvent insolites, auxquels se livrent discrètement lecteurs et usagers des bibliothèques, permet peut-être de resituer les enjeux de l'accès aux livres — et plus largement à des biens culturels — en ces temps où il incombe à chacun de construire le sens de son existence, son identité, bien plus que par le passé. Une telle approche fait apparaître, en effet, que l'appropriation de textes écrits, ou de fragments de textes, contribue de façon remarquable à la production de sens, la symbolisation de l'expérience, l'intégration de l'histoire personnelle, la recomposition des appartenances, même pour des acteurs qui ne s'en saisissent que de façon occasionnelle.

C'est ce dont témoignent deux recherches², portant, l'une sur la lecture en milieu rural³, l'autre sur la contribution des bibliothèques publiques à une lutte contre les processus d'exclusion et de

¹ Selon l'heureuse expression de Michel de Certeau (« Lire : un braconnage », in *L'Invention du quotidien, 1/ Arts de faire*, Paris, 10/18, 1980).

² Ces deux recherches ont été impulsées et soutenues par la Direction du livre et de la lecture du ministère de la Culture, et par le Service des Etudes et de la Recherche de la Bibliothèque Publique d'Information.

relégation dans des quartiers urbains dits « sensibles »⁴ – autrement dit sur ceux que les professionnels nomment curieusement les « publics éloignés du livre », voire les « publics empêchés ».

Que signifie lire pour des ruraux ? Quand on vit dans un quartier urbain relégué, la fréquentation d'une bibliothèque favorise-t-elle des déplacements, des infléchissements des trajectoires sociales, des recompositions des univers symboliques et des appartenances ? Par rapport à ces questions, fréquenter une bibliothèque et lire n'étaient pas réductibles à des comportements, des postures observables, des pratiques quantifiables. L'impact de certaines lectures devait être pris en compte, tout comme les exégèses étonnantes auxquelles s'adonnent les lecteurs, les associations, rêveries, pensées, qu'un texte fait surgir, les sensations éprouvées, ou encore les liens cachés, noués par des usagers à l'insu des institutions.

Au-delà des pratiques déclarées ou repérables par l'observation, c'est donc à l'expérience singulière des acteurs qu'une attention privilégiée a été accordée ; ou du moins aux énonciations par lesquelles ils tentent de restituer et transmettre une expérience qui échappe ou résiste, à ces actes de narration qui, par les mises en rapport qu'ils établissent, donnent sens et cohérence à des pratiques.

Obstacles et résistances

Dans les espaces étudiés, les parcours de ces acteurs sont déjà marqués par l'importance des obstacles et des interdits qui ont jalonné le chemin vers les livres ou les bibliothèques. Pour une part, ces obstacles sont matériels : dans beaucoup de communes rurales comme dans bien des quartiers urbains périphériques, les livres et les supports écrits de l'information restent des biens rares, en dépit des efforts accrus des pouvoirs publics, et des initiatives associatives ou individuelles. Toutefois, des obstacles sociaux et culturels viennent redoubler la distance physique qui sépare des points de vente de livres ou des bibliothèques.

En milieu rural, lire, c'est s'adonner à une pratique dont « l'utilité » n'est pas bien établie. La mémoire d'une éthique partagée dans toute la France rurale, longtemps garante de la survie, qui faisait du travail la valeur la plus haute et proscrivait l'oisiveté, est là toujours agissante. Mais l'interdit qui s'attache à la lecture « inutile » est redoublé par le fait que pour lire, on se tient aujourd'hui à l'écart,

³ Raymonde Ladefroux, Michèle Petit et Claude-Michèle Gardien, *Lecteurs en campagnes*, Paris, BPI-Centre Georges Pompidou, 1993. Les communes où se sont déroulées les enquêtes étaient situées dans le pays bigouden, le pays de Caux, le Tonnerrois, la Puisaye, les Baronnie drômoises, le Biterrois viticole. On y a notamment réalisé une cinquantaine d'entretiens avec des lecteurs, réguliers ou occasionnels, d'âges et de catégories sociales variables.

⁴ Michèle Petit, Chantal Balley, Raymonde Ladefroux, avec la coll. d'Isabelle Rossignol, *De la bibliothèque au droit de cité. Parcours de jeunes*, Paris, BPI-Centre Georges Pompidou, 1997. Le travail de terrain s'est déroulé à Bobigny, Bron, Hérouville-Saint-Clair, Mulhouse, Auxerre et Nyons, où ont été réalisés, en particulier, des entretiens avec 90 jeunes, âgés de quinze à une trentaine d'années, qui y avaient fréquenté une bibliothèque.

dans une intériorité autosuffisante – et un tel souci de soi peut être jugé incongru, grossier, là où les allégeances familiales et communautaires sont prégnantes et où l'on privilégie les activités partagées, sinon dans les faits, du moins dans les valeurs. Ce n'est pas propre aux campagnes, mais la transgression est plus risquée dans des communautés de petite taille où la peur du qu'en-dira-t-on est très sensible, et où, aujourd'hui encore, l'affirmation d'une singularité ne va pas de soi.

Enfin, en milieu rural, l'accès aux textes imprimés a été durablement le privilège des notables et des représentants de l'État et de l'Église. Celle-ci, en particulier, a longtemps stigmatisé les approches non contrôlées de la Bible ou des ouvrages profanes, et s'est efforcée de faire de la lecture un geste collectif et encadré. Se confronter directement aux livres, c'est donc manquer à sa condition, et se démarquer de ce modèle religieux de la lecture sous surveillance, qui s'est exercé avec force.

De nombreux ruraux, de différentes générations, ont du reste spontanément évoqué des souvenirs de lectures collectives et oralisées, au catéchisme, en pension, quelquefois en famille. On ne s'étonnera pas que la télévision regardée en groupe s'inscrive aisément dans leur prolongement et occupe une grande part du temps « libre »⁵, tandis la lecture solitaire et silencieuse trouve plus difficilement sa place. Bien des femmes, en particulier, ont raconté la rude conquête d'un espace de lecture, un peu clandestin : celles qui témoignent d'enfances lointaines, mais aussi, à différentes générations, celles qui ont lu sous les draps, lampe de poche à la main, ou celles qui, actuellement, lisent en étant sur le qui-vive, dissimulant leur livre si un voisin vient à passer.

Sauf dans certaines régions⁶ ou certaines familles, où lire est une pratique plus familière, c'est d'ailleurs hors du cadre de vie habituel que des ruraux en sont venus à lire, à l'occasion d'un éloignement — de l'enfermement en pension, d'une guerre, d'une hospitalisation, etc. Comme si cela supposait des ruptures, des arrachements aux enfances qui se vivaient dans la nature, aux liens familiaux, aux commérages villageois.

Aujourd'hui, les recompositions sociales à l'œuvre contribuent aussi à des ruptures par rapport aux modèles hérités, quand des « néo-ruraux » venus d'ailleurs impulsent de nouvelles formes d'activités culturelles, par le biais d'associations. Mais à l'inverse, les interdits qui pèsent au village pèsent quelquefois sur ceux qui s'y sont récemment installés. Certains, issus de milieux populaires urbains, retrouvent là des valeurs proches de celles qui leur sont familières. Pour d'autres qui y sont

⁵ Serge Daney avait rapproché le catéchisme de la télévision (« Marché de l'individu et disparition de l'expérience », *Lignes*, 15, Hazan, 1992, et « *Devant la recrudescence des vols de sacs à main. Cinéma, télévision, information* », Lyon, Aléas, 1991.)

⁶ Cette recherche a aussi fait apparaître la force des singularités locales, et le poids des héritages culturels sur le temps long dans ces différenciations.

plus rétifs, s'y soumettre – du moins en apparence – peut être ressenti comme le prix à payer pour être accepté.

Plus que les mutations récentes, c'est la prégnance du temps long qui est ici sensible, d'autant que des contraintes actuelles peuvent réactiver les valeurs anciennes : en milieu agricole, par exemple, le productivisme prend le relais de l'économie de survie pour obliger à une vie sans temps libre.

Dans des quartiers urbains périphériques, nombre de ces résistances se retrouvent : la défiance envers une activité dont « l'utilité » n'est pas avérée, l'ambivalence vis-à-vis d'une culture lettrée souvent perçue comme un monument officiel, pompeux, qui serait le propre des nantis, voire des anciens colonisateurs ; et plus encore, cette crainte du livre susceptible d'altérer le lecteur, de l'éloigner des siens, de l'émanciper du groupe.

C'est le cas dans une partie des familles issues de l'immigration, arrivées récemment en France après avoir vécu dans des milieux ruraux de culture orale, qui sont confrontées à une collision des univers culturels. Et c'est un peu comme si elles se devaient d'être des forteresses, ne souffrant aucune transformation⁷. Les parents craignent que les livres n'emportent leurs enfants au loin, redoutent de ne plus avoir de prises sur eux, et plus encore sur elles. C'est donc de haute lutte que leurs filles ont parfois conquis le droit de lire et d'aller en bibliothèque, d'autant que le contrôle masculin sur la rue et la surveillance mutuelle « communautaire », liée à la ségrégation spatiale, relayent l'emprise familiale.

Dans des familles françaises depuis des générations, lire est tout autant dénigré ou redouté. Il est reproché aux filles de s'adonner à une activité « égoïste », et aux garçons de s'adonner à des loisirs de filles. Aimer lire, en particulier, ne cadre pas avec la représentation que certains pères ont de la masculinité, pas plus qu'avec la représentation qu'en ont bien des garçons du quartier, qui stigmatisent le « bouffon qui se prend la tête », toujours suspect d'être un traître à son sexe, sa classe, son origine. Les conflits socio-culturels recouvrent là des peurs plus inconscientes : la lecture inquiète comme si elle exposait à un risque d'émascation, d'autant qu'elle semble requérir passivité et immobilité, et qu'elle éveille une intériorité d'autant plus dangereuse qu'elle est associée aux femmes.

Écrivains et sociologues ont souvent décrit cette mise au ban du garçon lecteur en milieu populaire, en différentes époques, différents pays. Mais à l'heure où le communautarisme viril des cités fait modèle au-delà des milieux populaires, une proportion croissante de garçons rejettent les livres comme s'ils s'arrachaient aux jupes de leurs mères. Dans ces quartiers comme ailleurs, la lecture

⁷ Ce qu'avait relevé aussi Abdelmalek Sayad, dans « La lecture en situation d'urgence » (in Bernadette Seibel (dir.), *Lire, faire lire*, Paris, Le Monde, 1996, p. 65-99.)

de textes littéraires, en particulier, est l'affaire des filles, ou de garçons qui se démarquent des formes de vie grégaires de leurs pairs et lisent en se cachant, pour ne pas subir de représsailles.

Toutefois, il est aussi des enseignants, hommes ou femmes, qui dissimulent le livre qu'ils sont en train de lire quand ils rencontrent leurs collègues, pour ne pas passer pour des « intellos » et être mis au ban. Au chapitre des résistances, il faut donc mentionner celles qui peuvent être à l'œuvre dans des institutions sensées faciliter l'accès aux biens culturels. Au-delà des milieux populaires, l'apparente banalisation de l'acte de lire devrait d'ailleurs être plus souvent interrogée, quant à la façon de faire ou de dire attestant que l'on n'en a pas fini avec la peur du livre...

Une histoire de familles et de rencontres

Quand on vit en milieu rural ou dans des quartiers populaires en périphérie urbaine, tout peut donc se conjuguer pour dissuader de lire et de fréquenter une bibliothèque. Il est pourtant des familles où le goût très avide de la lecture se transmet d'une génération à l'autre : en milieu rural, la plupart de celles et ceux qui lisent, quel que soit leur niveau socioculturel, ont vu et entendu lire dans leur petite enfance ; dans les quartiers populaires, s'il est des parents qui se défient des livres, d'autres en ont une représentation très valorisée et signifient régulièrement à leurs enfants leur désir qu'ils acquièrent cette culture écrite dont eux-mêmes se sont sentis privés⁸.

Nombreux sont ceux qui viennent en bibliothèque ou prennent goût à la lecture en étant ainsi portés par le désir de leurs parents. D'autres, en revanche, deviennent lecteurs en opposition à leurs proches, trouvant dans cette activité transgressive un point d'appui décisif pour élaborer leur singularité. Dans les parcours de ces transfuges, apparaissent la plupart du temps des rencontres qui les ont aidés à infléchir le destin : quelqu'un qui aime lire a joué le rôle de passeur, déconstruit ce qui apparaissait comme un monument excluant, rendu possible une appropriation singulière.

De façon informelle, ce passeur peut être un proche, ou quelqu'un rencontré par les loisirs ou la vie associative. Ce peut être un enseignant – plutôt dans un rapport personnalisé. Ou ce peut être un(e) documentaliste, un(e) bibliothécaire, travaillant dans des équipements de proximité ou quelquefois hors les murs, plus rarement un travailleur social. Il – ou elle, car la majorité de ces passeurs sont des femmes – a donné l'occasion de se saisir physiquement des livres, de les manipuler, et transmis son propre goût pour ces objets, sans que cela soit ressenti comme une intrusion, position très subtile à

⁸ L'accès aux bibliothèques et aux livres est même plus aisé pour ceux dont les parents n'ont pas été alphabétisés, mais ont une représentation valorisée du savoir et de la culture lettrée, que pour ceux dont les parents ont eu un parcours scolaire chaotique, et en gardent un rapport très ambivalent à l'école et aux livres. On a retrouvé là ce qu'avait observé Bernard Lahire dans *Tableaux de familles* (Paris, Gallimard/Le Seuil, 1995.)

tenir. Plus encore, il, ou elle, a ouvert une possibilité de trouver une place, geste dont l'impact peut être crucial, en ces temps d'aggravation des processus ségrégatifs et de fièvres identitaires.

Usages visibles et discrets

Si, dans les milieux étudiés, des obstacles spécifiques rendent difficile l'appropriation des bibliothèques et des biens qui s'y trouvent, une fois ces obstacles franchis, l'expérience de la lecture n'y est pas fondamentalement différente. Parmi ceux qui ont pu s'y adonner sans trop de crainte ou de contraintes, soutenus par le désir de leurs parents ou légitimés par un passeur, on trouve toute la palette des manières de lire propres à notre époque, qui peuvent coexister chez un même lecteur. Et là comme ailleurs, la lecture a une face claire, une autre plus obscure.

Dans les communes rurales, il y a ainsi une lecture au grand jour, où on lit pour apprendre, où le livre est le dépositaire du savoir, et la lecture une modalité de l'instruction ; où certains vont jusqu'à lire des dictionnaires ou des encyclopédies, méthodiquement, une lettre après l'autre. Cette lecture-là peut s'accorder avec l'éthique qui valorise l'effort et « l'utilité », et elle ne déroge pas au modèle scolaire — du moins en apparence, car en fait l'appropriation amusée, le détournement, le pas de côté ludique, à distance de la vie quotidienne, se glissent dans cette lecture d'allure « fonctionnelle ».

Il existe aussi une lecture de la nuit, discrète, secrète, en rupture de ban, dont quelques-uns disent que c'est la « vraie » lecture, dont d'autres hésitent à parler, parce que c'est trop intime. Dans leur lit, ils lisent des sagas, des récits de voyages qui les emportent loin. Ils privilégient le roman — qu'il s'agisse de classiques, de fictions contemporaines, de biographies romancées, de policiers ou de livres d'aventures. Ces échappées solitaires sont plus fréquemment, mais pas exclusivement, le fait de femmes. Elles sont peu soucieuses de légitimité, relativement indifférentes aux auteurs, fréquemment oubliés : on n'est pas ici dans un registre de capitalisation, on parle peu de sa dérive, on ne la partage pas.

Lire permet de fuguer, hors les murs de la famille ou du village, de s'ouvrir au lointain, de découvrir en soi des désirs inconnus, inavouables ; et, à partir de ce territoire intime conquis discrètement, de recomposer les représentations que l'on a de soi et du monde. Cette lecture est l'occasion de sortir d'un type de lien social où le groupe a le pas sur chacun, et de se dire que l'on pourrait avoir voix au chapitre, plutôt que de toujours s'en remettre à d'autres, ou au diktat communautaire.

Dans les quartiers populaires en périphérie urbaine, on retrouve une lecture au grand jour, et une lecture de l'ombre, discrète, voire clandestine. D'un côté, les adolescents ou les jeunes adultes se servent des bibliothèques pour trouver un cadre structurant, propice à l'étude, des documents

manquants chez eux, quelquefois l'aide d'un professionnel ; la bibliothèque est aussi un lieu de retrouvailles, un espace d'appartenance où s'esquissent des formes de sociabilité qui protègent de la rue. D'un autre côté, dans les marges de ces usages « fonctionnels » et de ces sociabilités manifestes, ils parcourent les rayons en quête d'autre chose : non pas tant de « distraction », que de connaissances sur les mystères du sexe, de mots qu'ils pourraient mettre sur des blessures cachées, de sens. Cette lecture pour soi a une importance très variable, mais elle existe chez la plupart de ceux que nous avons écoutés, filles et garçons – même si elle baisse dans les années de lycée ou d'université, même si elle est quelquefois infime, notamment l'année du baccalauréat.

Autant qu'un moyen de soutenir son parcours scolaire, la bibliothèque et la lecture sont ainsi pour ces jeunes un viatique pour se découvrir, se construire, se reconstruire, mettre en forme leur expérience. Pourtant, ces usages essentiels sont peu pris en compte, curieusement, et méritent que l'on s'y arrête. D'autant que c'est là où il permet d'élaborer son imaginaire, son monde intérieur – et, de façon indissolublement liée, son rapport au monde extérieur – que le livre leur semble irremplaçable, même s'ils n'y recourent que de façon très épisodique.

Ce que dit Ridha, par exemple : « *Quand on lit un livre, c'est pour éprouver quelque chose. Moi j'aimerais pas lire un livre pour être simplement quelqu'un qui sache bien orthographier les mots, qui connaît tous les mots difficiles du dictionnaire, pour être une sorte de gars qu'on dit cultivé. (...) Pour moi, un livre, c'est un tableau, c'est un univers, un espace dans lequel on peut évoluer, dans lequel on peut rentrer, un livre c'est ça, c'est une porte qu'on ouvre et on voit quelque chose.* »

« Un livre, c'est un espace dans lequel on peut évoluer »

C'est en effet de la construction d'« un espace où l'on peut évoluer » qu'il est question dans cette lecture. La récurrence des métaphores spatiales lors des entretiens est d'ailleurs frappante – notamment pour évoquer des lectures d'enfance, associées à une cachette en papier, un château dans des terres lointaines, une cabane construite dans la jungle ou dans une île, etc. Le livre apparaît comme un biais privilégié pour élaborer ou préserver un autre lieu, un espace intime, privé, même dans des contextes où aucune possibilité de disposer d'un espace personnel ne semble être laissé.

Une telle lecture reste transgressive : le lecteur – ou la lectrice – tourne le dos aux siens, momentanément, sort de la pièce commune. Plus encore quand il s'agit de la lecture d'œuvres littéraires, car quantité de contes, de romans, de récits, racontent précisément le parcours de quelqu'un qui s'éloigne de sa famille, de sa maison, et transgresse un interdit⁹. Les lecteurs suivent donc le héros ou l'héroïne qui sort pour se risquer dans le vaste monde. L'intime, l'intériorité, ont d'ailleurs partie

⁹ Voir notamment Vladimir Propp, *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1966.

liée avec le lointain : l'émergence de cet espace à soi est fréquemment associé, dans l'expérience des lecteurs, à la découverte d'une contrée exotique, hors du quotidien (l'île des mers du Sud, le Pôle nord, la jungle...) Tout se passe comme si l'élargissement de l'horizon extérieur rendait possible un agrandissement de l'espace intérieur¹⁰.

Si l'on suit ces lecteurs, un livre, une bibliothèque, servent peut-être avant tout à créer un espace, plus encore là où aucun espace ne semble être laissé. Un espace calme, sans conflits, qui échappe au contrôle familial ou social, à la loi du lieu, où les relations sont médiatisées par la présence de ces objets culturels où la violence est parfois exprimée, mais de façon symbolisée. Un espace personnel, secret, et pourtant relié par une multiplicité de liens à d'autres — l'auteur du livre, ceux qui l'ont fabriqué, celui ou celle qui l'a proposé, ses lecteurs passés ou à venir, les personnages découverts au fil des pages.

On est là très proche de ce que l'on appelle, depuis Winnicott, l'espace transitionnel, où, à partir d'une situation d'intersubjectivité gratifiante, l'enfant se saisit de quelque chose qu'on lui propose pour ébaucher son émancipation, se construire comme sujet¹¹. Cet espace créé par la lecture n'est donc pas le lot de consolation des esseulés, des marginaux ou des enfermés. C'est un espace psychique permettant de se délimiter, se percevoir comme séparé, différent de l'entourage, à même d'élaborer une marge de manœuvre par rapport aux assignations familiales, sociales, ou territoriales.

Cet autre espace est réglé par un temps spécifique, repris au temps social, en rupture par rapport au rythme des activités scolaires, au tempo de la télévision ou des jeux électroniques. Par ce décalage même, il introduit une marge de manœuvre, une créativité : dans ce temps où apparemment il ne se passe rien, la rêverie, la pensée, la disposition inventive, ont libre cours. Comme le dit un jeune homme, Hadrien : « *Une bibliothèque, c'est vraiment un lieu où on doit pouvoir aimer s'attarder. C'est un lieu de perdition, alors que généralement, la bibliothèque est considérée surtout comme un lieu d'efficacité.* » Dimension de perdition qui n'est pourtant pas du goût de tous, et ces temps en retrait sont menacés, en cette époque productiviste, quelquefois par l'institution elle-même, qui voudrait voir les usagers parcourir les rayons à petites foulées.

Devenir le narrateur de son histoire

Or, à partir de cet autre espace, de ce temps spécifique, de cette langue qui diffère de celle du quotidien, les lecteurs entament un dialogue avec ce qu'ils lisent en glissant leurs désirs, leurs questions, leurs craintes, entre les lignes. Dès l'enfance, quand ils y ont eu accès, ils ont interrogé les

¹⁰ Voir Michèle Petit, *Eloge de la lecture, La construction de soi*, Paris, Belin, 2002, p. 32-38.

¹¹ Donald W. Winnicott, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1975.

livres, y cherchant ce qui pourrait leur apporter une réponse à leurs interrogations sur les secrets de famille, ou les mystères de la vie, de la mort, de la différence des sexes. Mais une telle recherche a pris une importance toute particulière dans l'adolescence. C'est même par le biais de leur curiosité sexuelle que nombre de ceux qui fréquentent une bibliothèque dans des quartiers populaires sont passés un jour à d'autres lectures que celles qui étaient requises par la préparation d'un devoir. Et à l'heure où l'on se préoccupe des violences sexuelles du fait d'adolescents, on mesure l'importance de l'accès à d'autres supports qu'aux seules cassettes pornographiques saturées de violence et de toute puissance, à d'autres figures identificatoires que tel porno-star ou tel rapper misogyne¹².

Plus largement, ils évoquent, durant l'adolescence, leur quête de mots pour apprivoiser leurs peurs, se sentir moins seuls, trouver des réponses aux questions qui les hantent. L'éclectisme qui marque cet âge, souligné dans d'autres recherches¹³, se retrouve ici : ils prospectent tous azimuts, trouvant tantôt l'appui d'un savoir, tantôt le support d'une mise en forme, d'une symbolisation, dans un récit, une biographie, un roman, une poésie, une chanson. Et ils disent leur soulagement à découvrir que les désirs ou les craintes qu'ils pensaient être seuls à connaître ont été éprouvés par d'autres, qui leur ont donné droit de cité.

À propos de cette lecture-là, on parle souvent d'« identification ». Et quelquefois, de fait, ces lecteurs ont parlé d'un héros ou d'une héroïne ne qu'ils ont accompagné, au fil des pages, et dont ils se sont approprié un trait, une caractéristique. Mais plus encore, c'est l'évocation d'un travail de symbolisation, ayant accompagné ou suivi la lecture, qui est récurrente. C'est l'élaboration d'une position de sujet qui est en question, d'un sujet qui devient le narrateur de sa propre histoire en prenant appui sur des bribes de récits, des phrases écrites par d'autres¹⁴.

Des textes, ou plus encore des fragments de textes, ont été les déclencheurs de prises de conscience soudaines d'une vérité intérieure, ils ont éclairé une part de soi jusque-là obscure. Expérience proche de l'*insight* psychanalytique, qui, comme lui, s'accompagne d'une sensation d'intense plaisir et de la libération d'une énergie jusque-là entravée, leur donnant quelquefois la force de sortir de voies toutes tracées.

Les déplacements réalisés par ces jeunes, dans un champ ou un autre de leur vie, ne sont donc pas seulement à mettre au compte d'une valeur ajoutée « utile » que la bibliothèque et la lecture leur auraient procurée – sous la forme d'un savoir acquis, d'une aide fournie par un professionnel, ou d'un

¹² Voir aussi Serge Boimare, *L'enfant et la peur d'apprendre*, Paris, Dunod, 1999.

¹³ Voir notamment Christian Baudelot, Marie Cartier, Christine Detrez, *Et pourtant ils lisent...*, Paris, Seuil, 1999.

éventuel maniement plus aisé de la langue. Ce sont aussi des réorganisations psychiques qui sont à l'œuvre, des recompositions identitaires.

La lecture, même pratiquée de façon occasionnelle, a relancé, de temps à autre, une activité de symbolisation, de pensée. Des textes lus ont été l'occasion de renouveler, recomposer les représentations qu'ils avaient de leur propre histoire. En ce sens, un accès suivi aux livres, pouvant donner lieu à une reprise constante de cette histoire, est un gage de mouvement.

Dans ces espaces – comme dans d'autres lieux –, la lecture n'est donc pas à apprécier uniquement à partir du temps que l'on y consacre, ou du nombre d'ouvrages lus ou empruntés. De « faibles lecteurs » en termes statistiques ont connu toute l'étendue de l'expérience de la lecture : ils ont accédé à ses différents registres, et rencontré, en particulier, dans un texte écrit, des mots qui les ont altérés, travaillés, parfois bien longtemps après qu'ils les ont lus. Car il y a tout un effet d'après-coup, un devenir psychique de certains récits ou de certaines phrases.

Ces phrases qui ont éveillé leur intériorité peuvent relater des expériences proches de celles qu'ils ont connues. Toutefois, quand on les écoute parler, on est frappé par le fait que les trouvailles, les récits, les fragments qui font sens et les aident à résister aux adversités sont souvent très inattendus. Ce sont quelquefois les mots d'un homme ou d'une femme ayant traversé de tout autres épreuves, dans des temps ou des pays lointains, qui ont été opérants, parce qu'ils leur ont fourni une métaphore, permettant une distanciation¹⁵. Et c'est sans doute là où il appelle un déplacement, une appropriation, qu'un texte « travaille » vraiment un lecteur.

Dans le domaine de la lecture, le discours courant sur le fait que les institutions culturelles proposeraient des produits trop « éloignés » de l'univers des publics populaires ne semble donc pas recevable. Dans des espaces ruraux ou en périphérie urbaine, l'inverse est même fréquemment observable : une tendance à cantonner les publics populaires aux lectures « utiles » ou pratiques, et à quelques *best-sellers* sensés leur renvoyer leur image en miroir. Et sans doute faut-il revendiquer, pour chacun, quelle que soit son appartenance sociale ou culturelle, le droit à la métaphore, et le droit à ne pas être assigné à la case départ, à de prétendus « besoins » spécifiques. Ce qui suppose une politique d'offre et un travail de médiation, en différents temps du parcours d'un usager, pour que lui soient proposées quelques clés d'entrée dans des univers initialement peu familiers.

¹⁴ Cf. *Eloge de la lecture*, op. cit., chap. 4.

¹⁵ Voir Serge Boimare, *op. cit.*

À vouloir faire descendre la littérature d'un supposé piédestal (alors qu'elle était déjà très dévaluée, la culture technique et la performance sportive ayant pris le pas, depuis longtemps, sur les « qualités littéraires »), certains ont oublié que le langage n'est pas réductible à un code, un support d'informations, et que le besoin de récits, de mettre en forme son expérience, retrouve une importance cruciale en ces temps où nombre des repères qui donnaient sens à la vie ont été perdus ou brouillés. À écouter des usagers des bibliothèques vivant dans des espaces où lire n'est pas donné, on se souvient, si besoin était, que chacun, chacune, quelle que soit son appartenance culturelle, sociale, est en quête d'une intelligence de soi et du monde, dès le plus jeune âge, en quête de sens, en quête d'un écho de ce qui se passe en soi, de façon indicible. Or, les biens culturels, les livres en l'occurrence, renvoient quelquefois de tels échos qui vont mettre en mouvement la pensée, permettant une élaboration et une intégration de l'histoire personnelle, sans laquelle il n'est peut-être pas, aujourd'hui, d'intégration sociale.

Recomposer ses appartenances

« Par la bibliothèque, j'ai pu avoir accès à des sujets tabous, dit Zohra. La littérature érotique (...) Et puis la littérature maghrébine, d'où je venais, l'histoire d'Algérie, mon histoire. Parce que mon père a fait la guerre d'Algérie et il nous a jamais parlé. Je comprends qu'il ne puisse pas parler, de même que je comprends qu'un certain nombre de Français ne puissent pas parler. Ils ont vécu des choses très dures et ils ont fait vivre aussi des choses très dures à la population algérienne. Mais en même temps nous, on reste là sans réponse. Il faut qu'on trouve des réponses. Il faut qu'il y ait des gens avec des histoires. (...) Tout le monde a une histoire et il faut la chercher. Parfois on met beaucoup de temps à la chercher. À trouver quels sont les repères qui nous permettent à un moment donné d'avoir une histoire et de vivre avec tout le temps. »

Pour ceux qui sont issus de l'immigration, la bibliothèque est ainsi l'un des rares lieux permettant d'établir un lien à l'histoire ou la culture d'origine sans y être pour autant enfermé, de conjuguer des cultures qui jusque-là se faisaient la guerre, d'élaborer un espace symbolique où trouver place, plutôt que de se sentir rejeté de tous côtés. Des phrases lues, bricolées, parfois combinées à d'autres entendues à l'école, contribuent à l'élaboration d'une identité plurielle, où ils ne sont pas réduits à leurs seules appartenances, quand bien même celles-ci sont assumées avec fierté. À l'élaboration d'une identité qui ne se fonde pas sur le seul antagonisme entre « eux » et « nous », mon ethnique contre la tienne, ma bande, mon bout de trottoir contre le tien. Plus largement, la bibliothèque et la lecture ont permis à nombre de celles et ceux que l'on a rencontrés de distinguer le soi du chez soi, de décoller du territoire — si la lecture ne se limite pas au journal local.

Quand ils habitent dans des quartiers relégués ou des villages éloignés des villes, aller en bibliothèque, c'est une sortie de la solitude, une échappée hors des espaces clos : « La

bibliothèque, c'est un lieu où on peut consulter le monde. C'est la première impression que j'aie eue », dit Charly. Et Magali, à la campagne : « Avec les livres, on n'a pas seulement nous quand on se regarde vivre. » Ou Zohra : « Mes parents ne recevaient pas des collègues, des amis français, des amis algériens... C'est très difficile, quand on n'a que ce seul repère quand on est tout jeune. On a l'impression d'être complètement séparée. Le livre, ça a été la seule façon de m'en sortir, de m'ouvrir un peu. »

À la campagne, beaucoup disent en effet une sociabilité traditionnelle en perte de vitesse, un repli sur l'espace familial, un sentiment de solitude que l'on retrouve fréquemment dans les quartiers périphériques, où la relégation redouble l'exclusion économique ou sociale. D'où l'insistance des pouvoirs publics sur le rôle «social» des bibliothèques, l'ambiguïté du terme «social» permettant que ce rôle soit tantôt confondu avec l'assistance et l'éducation civique, tantôt avec la promotion d'activités collectives. Ce qui conduit parfois à se demander si, pour certains responsables municipaux (comme pour de nombreux pédagogues), la «bonne» lecture n'est pas la seule lecture partagée, accompagnée, commentée, dans le prolongement des loisirs collectifs, contrôlés et édifiants, auxquels les pauvres furent durablement assignés, l'intériorité demeurant l'apanage des nantis¹⁶.

Or la «recréation du lien social» ne passe pas seulement par les sociabilités organisées dans ces équipements, d'autant qu'elles sont souvent limitées à un entre-soi. Elle passe par cette élaboration ou cette restauration de la capacité à établir des liens avec sa propre histoire, avec son monde intérieur, avec l'autre en soi, et, d'un même mouvement, avec le monde extérieur. Elle peut passer aussi, quelquefois, par des partages ténus ou clandestins : tels ceux induits par des mots griffonnés dans les marges des livres, où certains trouvent, ravis, la preuve que quelqu'un a lu le même livre qu'eux ; ou par ces espaces vides, sur une étagère, attestant que les ouvrages préférés ont été empruntés par un inconnu avec lequel ils se sentent une connivence secrète ; ou par les «chariots des retours», où beaucoup aiment à piocher car chaque livre est encore marqué du désir de celui qui l'a choisi. Là encore, tout n'est pas donné à voir, la bibliothèque donne lieu à quantité de liens discrets ou secrets, échappant au regard.

Tisser du lien social par le biais de bibliothèques situées dans des contextes *a priori* éloignés des livres, cela passe enfin par des situations d'intersubjectivité gratifiante, par des échanges personnalisés avec des bibliothécaires – tandis que l'école privilégie toujours l'intégration au groupe. Dans les campagnes comme dans les quartiers dits «sensibles», ceux qui ont pu s'approprier des bibliothèques, puis y diversifier leurs usages, et infléchir un peu leurs parcours, dans un champ ou un autre, ont tous

¹⁶ Voir Anne-Marie Thiesse, « Organisation des loisirs et temps dérobés » (1830-1930), in Alain Corbin (dir.), *L'Avènement des loisirs, 1850-1960*, Paris, Aubier, 1995, p. 316.

souligné l'importance qu'avaient eu pour eux une attention singulière, des conseils prodigués par un professionnel attentif à leur personnalité, des gestes par lesquels leur était signifié qu'ils étaient en droit d'être là. Telle Pilar : « *Savoir que quelqu'un est là, qu'il vous écoute... Le fait d'avoir une certaine place dans la bibliothèque. On te dit bonjour, on t'appelle par ton prénom, "Ca va ?", "Ça va."* Voilà, ça suffit... On est reconnu. On a une place. On est chez soi.

Toutefois, plusieurs facteurs restreignent actuellement ces rencontres personnalisées entre bibliothécaires et usagers, dont le rôle est essentiel, avec des publics initialement peu familiers des livres : l'importance accordée par les pouvoirs publics aux seuls éléments visibles, quantifiables, contrôlables, pour « évaluer » ces équipements ; un engouement parfois exclusif pour les nouvelles technologies, renforçant une représentation de la bibliothèque comme simple banque d'informations et des bibliothécaires comme techniciens ; et, quelquefois, cette insistance mise sur le rôle « social » des bibliothèques que l'on tend à confondre avec les activités collectives.

Il y a donc urgence à multiplier les opportunités de médiation, dans et hors les murs, à réhabiliter la fonction de « conseil », aujourd'hui dépréciée, afin que des professionnels (ou des bénévoles formés, là où le service public s'appuie sur eux) puissent aider ces publics à déconstruire des interdits, franchir des seuils, faire des rencontres imprévues, s'approprier des métaphores, littéraires, artistiques, ou scientifiques, pour élaborer du sens, et figurer quelquefois un monde intérieur chaotique, le rendant plus tolérable. Cela ne réparera pas le monde de ses désordres, mais cela leur permettra de comprendre que d'autres ont connu les mêmes désirs ou les mêmes frayeurs qu'eux et ont su les transformer en œuvres d'art ou en œuvres scientifiques. Ce qui est une façon de s'inscrire dans la succession des générations humaines.

Aujourd'hui, les bibliothèques sont au cœur des villes ou des quartiers, c'est un élément fort de leur image, une vitrine, un geste architectural soutenu par les pouvoirs locaux ou les plus hautes autorités de l'Etat. Elles se veulent transparentes. On peut y approcher les connaissances les plus avancées, les technologies de pointe. Mais dans des espaces ruraux comme dans des quartiers en périphérie urbaine, celles et ceux qui les fréquentent y tracent des chemins de traverse que les politiques, les architectes, les bibliothécaires, n'avaient pas prévus. Et ils tentent d'y préserver la part de l'ombre, de l'intime, du secret.

Si les bibliothèques ont connu un succès croissant, en écho à leur multiplication et leur transformation radicale, c'est aussi parce qu'une partie de ceux qui les visitent sont en quête d'une hospitalité, d'un lieu qui leur permette de ne plus se sentir enfermés hors du monde, et d'élaborer du sens. Au-delà des usages manifestes, à des fins scolaires ou professionnelles, elles sont l'espace privilégié d'un autre rapport au livre et aux biens culturels, qui n'est fondé ni sur des perspectives

utilitaristes, ni sur la recherche de distraction, mais sur la découverte et la construction de soi ; elles sont propices à des temps de rêverie dans lesquels se forge le sujet, et qui, autant que les apprentissages, aident à se construire.

Dans les espaces étudiés comme en d'autres lieux, sans doute la lecture met-elle à mal le « holisme », où le groupe prime toujours sur l'individu. Sans doute est-elle peu compatible avec des formes de vie très grégaires et suppose-t-elle, quand on est un garçon, une difficulté à se sentir partie prenante de ces formes-là, ou un désir de tracer un chemin différent. Mais il ne faut pas confondre grégarisme et sociabilité. Celle-ci suppose peut-être quelques détours, des pas de côté.